

Nous ne sommes pas des machines

Entrevue avec Miguel Benasayag

Jean-Claude Ravet

Numéro 792, septembre–octobre 2017

Le corps obsolète ? L'idéologie transhumaniste en question

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ravet, J.-C. (2017). Nous ne sommes pas des machines : entrevue avec Miguel Benasayag. *Relations*, (792), 30–33.

NOUS NE SOMMES PAS DES MACHINES

ENTREVUE AVEC MIGUEL BENASAYAG

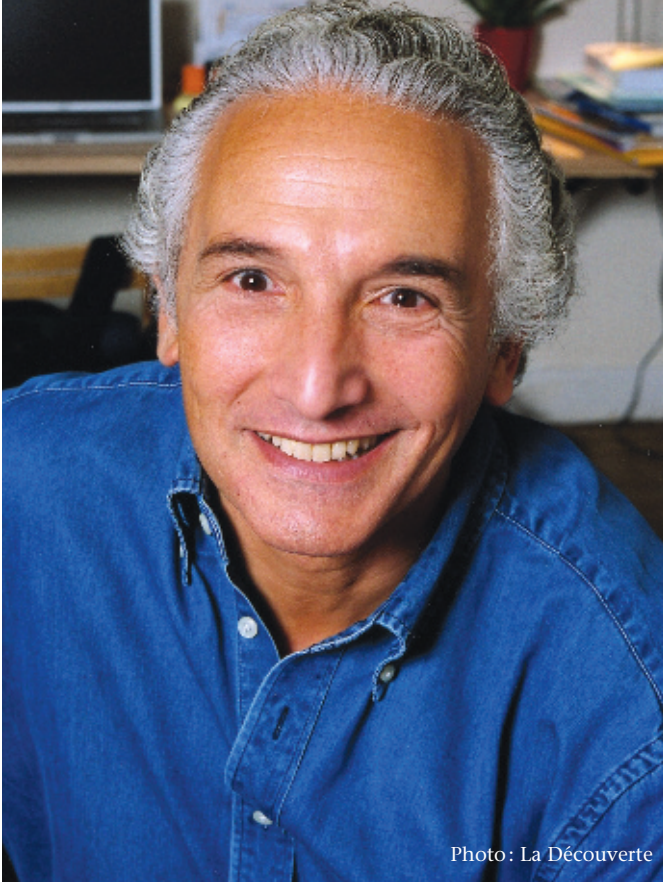


Photo : La Découverte

Le philosophe et psychanalyste argentin Miguel Benasayag vit en France depuis plusieurs années. Il compte parmi les initiateurs du collectif Malgré tout. À travers ses écrits – entre autres La fragilité (2004), Organismes et artefacts (2010) et Cerveau augmenté, homme diminué (2016), parus aux éditions La Découverte – il sonne l’alarme au sujet du processus d’aplatissement du monde et de virtualisation de la vie mené par les grandes forces politiques et financières actuelles, à travers l’emprise grandissante des nouvelles technologies. En même temps, il aide à comprendre les conditions d’une résistance joyeuse et d’une réappropriation de notre puissance d’agir, par l’expérimentation de nouvelles formes de solidarité, de sociabilité, de partage, d’art, de relations au monde, capables d’enrayer les processus destructeurs. Il a bien voulu répondre à nos questions.

L'intelligence artificielle se développe en comparant constamment le cerveau humain à un ordinateur et en laissant entendre qu'elle le supplantera sous peu. Que penser de cette promesse ?

Miguel Benasayag : À l'époque où les ordinateurs étaient infiniment moins puissants qu'aujourd'hui, on se posait déjà la question de savoir si l'ordinateur pouvait penser. En 1950, Alan Turing, qu'on peut considérer comme l'inventeur de l'ordinateur, avait proposé un test qui permettait de juger à partir de quel moment l'intelligence artificielle serait en mesure de penser « humainement ». Pour moi, c'est le genre de question que peuvent se poser des ingénieurs, mais surtout pas des biologistes. Car le cerveau humain est totalement étranger au fonctionnement d'un ordinateur qui calcule en fonction des données, des programmes et des algorithmes qu'on y a introduits. L'analogie entre l'ordinateur et le cerveau, selon laquelle celui-ci serait le *hardware* – la composante matérielle – et la pensée le *software* – le logiciel – ne tient pas. La physiologie et l'anatomie mêmes du cerveau se modifient en permanence selon

ce que l'on pense, ce que l'on sent, ce que l'on perçoit, ce que l'on fait : ce n'est évidemment pas le cas des composantes physiques, chimiques et matérielles de l'ordinateur. C'est la première grande différence.

La deuxième grande différence, encore plus importante, entre l'ordinateur et le cerveau, c'est tout simplement que ce n'est pas le cerveau qui pense : c'est le corps pensant, vivant, situé affectivement dans un milieu, doté d'une longue histoire qui va même au-delà de sa biographie. Un cerveau est indissociable du corps qui est en constante interaction avec l'ensemble du vivant dont il est partie intégrante. C'est ainsi que les réseaux neuronaux du cerveau changent constamment de forme selon les expériences de la vie. Nous *n'avons pas un corps*, nous *sommes des corps*, au sein du monde de la vie. On ne peut isoler le cerveau du corps, le corps du monde, le monde de la vie. En aucune façon la pensée ne peut être comparée à un simple flux logico-informatique qui circule dans un logiciel. L'ordinateur, même dans le cas de ce qu'on appelle l'apprentissage profond (« *Deep Learning* ») qui lui permet d'incorporer de lui-même de nouvelles données, fonctionne de manière autoréfé-

rentielle, par *feedback*, sans échange ouvert avec le monde, pas même avec la table sur laquelle il est posé. L'idée de nous émanciper des corps est donc une idée folle, délirante, qui nous sort de la logique de la vie pour lui substituer la logique informatique, technique. En témoigne le fantasme transhumaniste de télécharger la pensée dans un ordinateur.

On a fait grand cas, récemment, de la victoire de l'ordinateur contre le champion du monde du jeu de go, comme si l'ordinateur confirmait ainsi sa supériorité croissante sur l'humain. Il n'y a pourtant rien d'étonnant à ce que l'ordinateur arrive à gagner à tous les coups. Il peut calculer plus vite, c'est évident, tout comme l'ascenseur est capable de soulever plus de poids que moi. Et puis après? Est-ce que cela me remet en cause? Il n'y a pas de comparaison possible, pour la simple raison que l'ordinateur, lui, ne désire pas jouer, ni ne joue – comme l'ascenseur ne désire pas monter ni ne monte. Cette machine fonctionne tout simplement, et ce, de manière opératoire, sans finalité, sans intentionnalité; *jouer* implique un tas de processus physiologiques, culturels et historiques auxquels l'ordinateur est étranger.

On compare donc des choses qui ne sont pas comparables et cela provoque des réactions technophobes ou, au contraire, de technophilie totale, toutes deux néfastes. L'hybridation technologie-vivant-société n'est pas mauvaise en soi. Le problème c'est qu'actuellement, la technique, qui devrait être au service de la vie et de son épanouissement, domestique la vie, la modèle à son mode de fonctionnement, comme si l'organisme vivant était un artefact parmi d'autres. Cette dynamique réductrice très dommageable qui contamine notre société est portée par l'idéologie scientiste et physicaliste dominante –qui réduit les organismes vivants à leur seule dimension physico-chimique et se présente comme objective, scientifique, donc indiscutable.

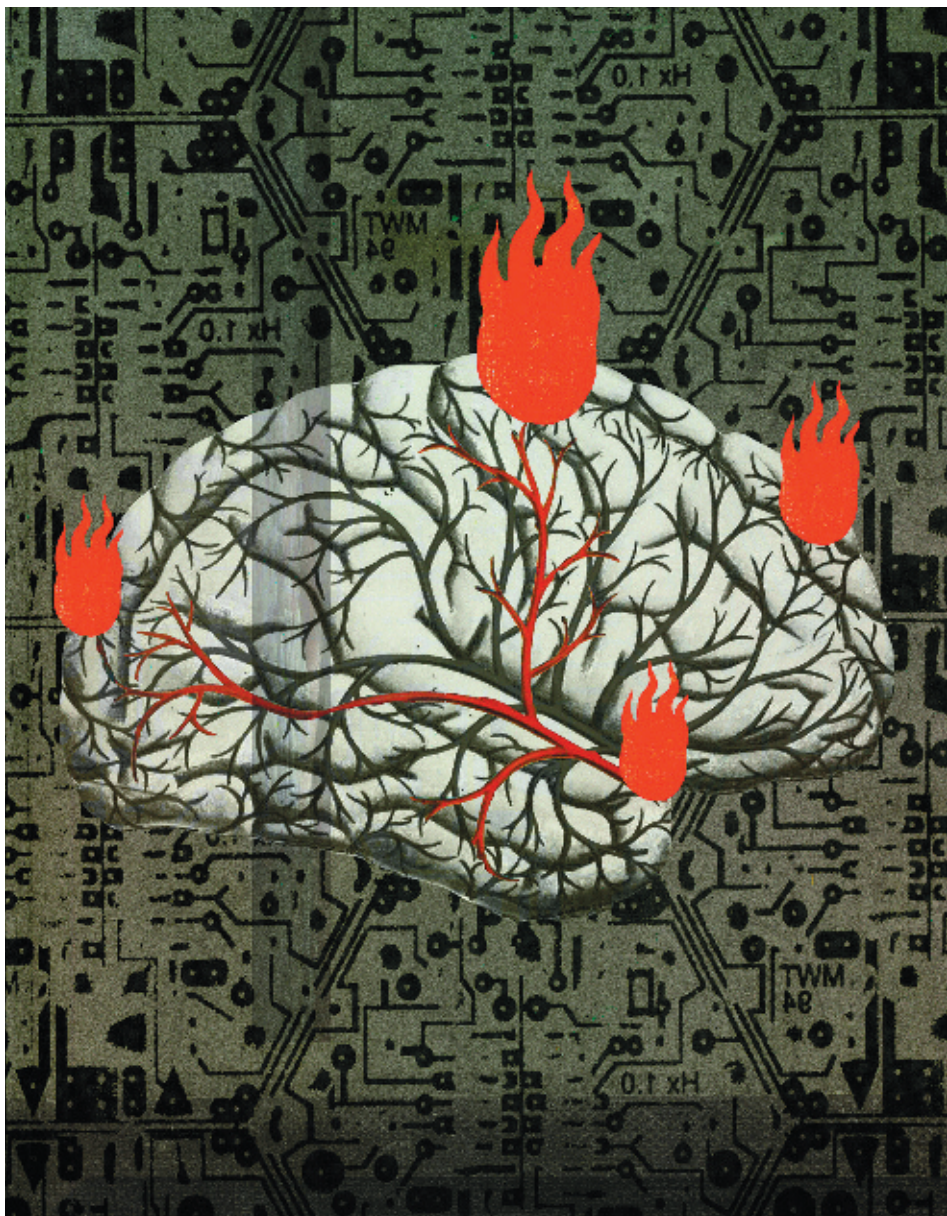
Où voit-on cette idéologie à l'œuvre, en dehors du développement de l'intelligence artificielle?

M. B.: Un peu partout. Les recherches en biologie, par exemple, sont colonisées par cette même logique qui sous-tend l'idéal d'un cerveau sans corps, décontextualisé, déterritorialisé, virtualisé, qui fragmente et disloque le vivant pour mieux le maîtriser. Pensons aux chercheurs comme Jean-Pierre Changeux dans *L'homme neuronal* ou à Richard Dawkins dans *Le gène égoïste*, deux exemples de cette idéologie physicaliste qui explique le tout par la partie – choisie presque arbitrairement.

On le voit aussi dans le neuromarketing et la médecine du *big data*, basée sur le profilage du patient par le biais d'algorithmes. Cette médecine nous est vendue d'une façon per-

verse comme une « médecine personnalisée » alors qu'elle est tout le contraire d'une rencontre personnelle et singulière – avec tout ce que cela comporte d'aléatoire – avec le patient, qui a une singularité, une subjectivité et des expériences de vie qui lui sont propres.

On le voit aussi dans le domaine de l'éducation, dans la tendance à considérer de plus en plus la tête de l'élève comme un disque dur qu'on peut remplir selon les intérêts économiques du moment, dans une logique de performance. Ma longue expérience en pédopsychiatrie et en neurophysiologie du cerveau m'a enseigné une chose: éduquer un enfant implique d'établir avec lui un rapport affectif, situationnel, culturel, historique. L'enfant intègre, incorpore, structure, hiérarchise ses connaissances selon son histoire familiale et sociale singulière. D'où l'importance du temps, d'une pluralité de champs d'enseignement irréductibles au seul aspect utilitaire et tournés vers la performance. Or, nos sociétés captivées (capturées) par la



Lino, *Deus in machina*, 2017, œuvre numérique, techniques mixtes

logique technoscientifique n'arrivent pas à voir quelque chose qui est pourtant évident : c'est qu'un être humain ne peut ni gagner ni perdre du temps. Un être humain n'a d'autre objectif que de vivre, de « persévérer dans son être », disait Spinoza. Car l'objectif de la vie, c'est la vie.

L'emprise de la logique technoscientifique se manifeste par l'instrumentalisation croissante de l'être humain. Il n'est de plus en plus qu'un moyen au service de la croissance d'un système économique et technique clos sur lui-même. L'objectif n'est pas le vivant, ni la culture, ni l'humain, mais le rendement financier, la performance technologique. Le néolibéralisme est, en cela, en totale conformité avec la promesse technoscientifique et transhumaniste de se débarrasser du corps, de sa fragilité, des limites et de la complexité humaines. Un homme modulaire, voilà son idéal ; un être capable de s'adapter aux exigences de la production, de la consommation, du rendement. On sait pourtant bien qu'une nation qui s'enrichit n'est pas forcément une nation qui rend plus heureux ses habitants ou qui leur permet de vivre mieux.

Ce qui est en train de se passer en fin de compte dans notre société, sous l'influence de cette idéologie dominante, correspond à ce que Michel Foucault avait commencé à conceptualiser à la fin de sa vie sous le nom de *biopolitique* et de *biopouvoir*. C'est-à-dire une « gouvernance » qui ne se rapporte plus à des sujets possédant une histoire, des expériences de vie, une singularité propre, impliquant donc une dimension délibérative et conflictuelle. Nous sommes plutôt en face de la gestion biologique de corps, fractionnés en organes, et de la vie en tant qu'agrégat de fonctions qu'il faut soigner et optimiser. Et ce, en vue de contrôler et de discipliner la population pour la bonne marche du système.

Tout cela témoigne d'un grave problème. Nous ne sommes plus capables en tant que société de comprendre la singularité du vivant, alors même que nous connaissons plus que jamais ses mécanismes par la biologie moléculaire, l'imagerie cérébrale, etc.

Comment expliquez-vous cela ?

M. B. : L'idéologie scientiste, qui intoxique la recherche scientifique comme l'ensemble des domaines de la vie collective, renouvelle d'une manière formidable la promesse d'émancipation totale de la modernité, formulée notamment par Descartes. Fondée sur la maîtrise technique de la nature, celle-ci porterait à son accomplissement un sujet « pensant » coupé de son corps et du monde. Au moment où les effets catastrophiques de l'action humaine sur les écosystèmes de la planète sont tels que la Terre pourrait devenir non viable pour les êtres humains et que ce constat devrait déclencher une remise en cause radicale de notre « guerre » contre la nature et la vie, voilà qu'arrive plutôt cette technologie qui nous distrait et relance à nouveaux frais la promesse de maîtrise totale. Avec cette différence cependant que le sujet « pensant » n'est plus aux commandes ; il est lui-même, comme le reste – la nature, le corps, le vivant –, disloqué, fragmenté, réduit à un agrégat physico-chimique. Cette fuite en avant est extrêmement dangereuse. Ce n'est pas tant la faute des techniques qu'un problème humain, culturel, social, idéologique. Notre société ne veut pas voir que, loin d'arriver à tout maîtriser, tout lui échappe et tout fout le camp, tel que l'attestent les changements climatiques, la perte de la biodiversité, la pollution de l'eau, l'apparition de nouvelles maladies, etc.

LE TRANSHUMANISME ET L'AMÉRIQUE DU SUD

Miguel Benasayag

Contrairement à l'Europe et l'Amérique du Nord, il y a en Amérique du Sud peu de laboratoires de recherche qui vont dans le sens du « transhumanisme » : que ce soit la modélisation algorithmique du vivant ou la bioéconomie, par exemple. La raison en est simple : les chercheurs préfèrent s'expatrier dans des pays qui ont davantage les moyens de financer ces recherches. En revanche, le mode de rapport au monde, le mode de rapport au réel promu de manière performative par l'univers numérique – tout ce qui va vers une virtualisation post-organique du vivant (conçu comme artefact plutôt que comme organisme) –, est très présent dans la vie quotidienne. La culture intensive d'organismes génétiquement modifiés (OGM) sur de vastes territoires du Brésil, d'Argentine et du Paraguay, par exemple, y participe d'une manière brutale, sans aucun principe de précaution.

Tout cela fait partie de l'influence de cette idéologie transhumaniste de la Silicon Valley. Elle consiste à prendre la carte

pour le territoire – le territoire modélisé pour le territoire réel –, c'est-à-dire à travailler sur des modèles dans lesquels la singularité du vivant et les limites qui lui sont propres sont considérées comme des « bruits », des « fritures » qu'il s'agit d'éliminer pour optimiser le modèle. Récemment, j'ai participé à un débat public sur les OGM en Argentine. Un physicien y taxait les opposants d'obscurantistes. En vérité, l'enjeu n'est pas tant de s'opposer ou pas aux manipulations transgéniques que de comprendre l'emprise d'une idéologie qui cherche, à travers le transgénique – mais pas uniquement – à modifier entièrement les écosystèmes et le vivant. Cette idéologie vise à devenir un pivot volontariste de l'évolution en sélectionnant artificiellement, par exemple, telle ou telle allèle (composant) d'un génome, ou en modifiant génétiquement le soja pour y introduire un pesticide, à la manière de Monsanto. Pour ses partisans, ce qui pourrait résulter de ces actions n'importe guère ; les « effets collatéraux », comme on dit, seront gérés tout aussi techniquement. Cette attitude désinvolte n'est possible que parce qu'il existe une très forte adhésion aux technosciences à l'échelle de la planète et qu'on fait peu de cas des variables épigénétiques, sociales, culturelles, environnementales, ainsi que de la production et de la reproduction des écosystèmes. Pourquoi ? Parce que c'est tout simplement « le sens de l'histoire ». Expression proprement

On parle de modifier génétiquement l'être humain et même de lui éviter la mort alors que le nombre de cancers explose comme jamais et qu'on ne sait même pas comment contrer les effets néfastes des antibiotiques ni l'apparition de nouvelles maladies et de germes pathogènes extrêmement résistants. C'est du délire. La question qu'il faut se poser, c'est pourquoi un tel aveuglement, qui frise la bêtise? La même personne qui voit l'eau, la terre et l'air pollués, voit dans son téléphone

**Il nous faut de manière urgente
mettre la technique, comme l'économie,
au service du vivant en développant,
en nous, la puissance de la vie.**

intelligent une promesse de vie radieuse et croit que la technique va faire des merveilles. On est devant le symptôme d'une pathologie sociale. La société est malade d'une peur qui engendre un gigantesque désir d'évasion. Cette peur nous jette dans les bras de croyances totalement irrationnelles, comme peut l'être le transhumanisme. Les faits ne pénètrent jamais ce monde de la croyance, qui est de l'ordre d'une véritable religion obscurantiste, véhiculant une haine de la vie, réduite au rang de moyens et asservie à de nouvelles divinités: l'Argent, le Pouvoir, le Progrès technologique.

On continue à croire que tout peut être maîtrisable, calculable, modélisable, alors que Turing lui-même admettait que, même dans l'arithmétique, tout n'est pas calculable. Cela est

totalitaire, mais servie comme allant de soi. Cela évite de réfléchir sur la portée éthique, politique, culturelle et sociale de nos gestes.

Ce formatage n'a pas lieu seulement dans le champ biologique, mais aussi dans le champ culturel. Car ce qui caractérise l'idéologie transhumaniste, c'est la déterritorialisation et la «décorporisation» du phénomène du vivant. Dès lors, la culture et les rapports symboliques ne peuvent apparaître que superflus ou au mieux décoratifs au sein d'un monde uniformisé, quitte à tolérer ici et là des particularités folkloriques locales sans conséquences.

En ce sens, les pays d'Amérique du Sud, comme beaucoup d'autres pays de la périphérie, se font envahir littéralement par des pratiques qui ne s'affichent ni même ne se disent transhumanistes, mais qui n'en mettent pas moins la table à cette conception extrêmement réductrice du monde. Et cela se fait sans résistance aucune ou presque, contrairement à la France. Dans ce pays une figure comme Laurent Alexandre, auteur de *La Mort de la mort: comment la technomédecine va bouleverser l'humanité* (Jean-Claude Lattès, 2011), qui ne s'avoue pas ouvertement transhumaniste, même s'il l'est totalement, contribue à l'avancée de cette idéologie en faisant semblant d'avancer des positions critiques du type: il y a, certes, quelques aspects

d'autant plus vrai dans les processus biologiques, cérébraux et écosystémiques infiniment plus complexes.

Nous vivons donc un moment très délicat. Il faut inverser la dynamique quantitative qui tend à écraser et à appauvrir les dimensions qualitatives propres à la vie: celles du sens, de la profondeur, de la complexité et de l'aléatoire. Il nous faut de manière urgente mettre la technique comme l'économie au service du vivant en développant, en nous, la puissance de la vie. Celle-ci s'exprime dans la diversité du vivant, la culture, une temporalité non linéaire et étrangère à la performance, un amour de la sagesse qui intègre une reconnaissance de la fragilité, de l'inutilité, des limites et d'un non-savoir propres à la vie prise comme une totalité irréductible à ses parties – qui les précède, en quelque sorte. Il s'agit de montrer que le développement de la culture, de la pensée, des affects, est un objectif beaucoup plus souhaitable que le rendement maximum du capital.

Si les gens peuvent éprouver cette puissance de la vie à nouveau, ils vont résister au diktat économique. Si cette puissance reste écrasée, nous nous maintiendrons dans un état d'engourdissement, d'impuissance. La prise de conscience ne suffit pas. Les élections ne suffisent pas. La solution se trouve dans l'agir concret, dans l'expérience de nouveaux types de relations, de socialité, de solidarité mis au service de la vie, qui fassent resurgir les valeurs profondes qu'elle renferme et qui soient vécus comme incompatibles avec la dynamique actuelle. ©

Entrevue réalisée par Jean-Claude Ravet

inquiétants... mais on ne peut pas faire autrement, il faudra vivre avec. C'est la stratégie pour normaliser cette idéologie.

En revanche, en Argentine et au Brésil, nul besoin de cette précaution. Il n'y a aucun filtre. La raison en est, je crois, la profonde crise de désillusion et de désabusement qui a suivi la chute des dernières dictatures. La lutte pour la démocratie, pour laquelle beaucoup ont sacrifié leur vie, n'a pas produit ses fruits. La démocratie est devenue une coquille vide. Les conditions de vie du peuple ont même empiré. On se rabat alors sur la morale politique et sur le combat contre la corruption, qui s'est terriblement répandue. Pour ce qui est des programmes, des projets politiques, plus rien. Dans une société ainsi déboussolée, qui souffre pour survivre, c'est comme si l'arrivée des nouvelles technologies facilitait la vie. L'aspect ludique captive. Personne ne trouve rien à redire contre la numérisation du monde qui les accompagne. De toute façon c'est comme si ça allait de soi. Il y a bien quelques écologistes sonnant l'alerte ou encore des mouvements autochtones qui appellent à un nouveau rapport au monde, mais la plupart du temps, ils passent sous le radar de «la vie sérieuse». Leurs discours sont radicalement marginalisés.

Propos recueillis par Jean-Claude Ravet